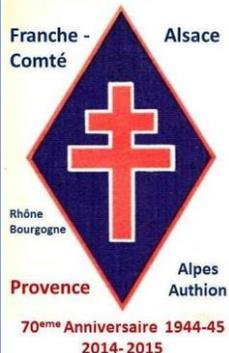


17-23 Août 1944 – Débarquement en Provence

Histoire de l'hôpital provisoire du Lavandou



En juillet 1944, le Médecin-Général GUIRRIEC, Directeur du Service de Santé de la 1^{ère} Armée, demande au Médecin-Colonel VERNIER, Médecin-Chef de l'Ambulance SPEARS, d'assurer la couverture chirurgicale de l'opération de protection des Commandos d'Afrique qui doivent occuper quelques heures avant le Débarquement de Cavalaire, une zone comprise entre le Cap Nègre, la Môle et le Rayol...



Général BROSSET
Commandant la 1^{ère} D.F.L.



Le témoignage de Pierre MERGIER, Ancien des SPEARS

C'est un honneur pour VERNIER et pour son ambulance, en même temps qu'une redoutable épreuve : comment trouver les 7 volontaires nécessaires parmi les 150 que compte l'ambulance sans risquer de faire 143 mécontents ? VERNIER le sait bien qui commence par se désigner lui-même.

Puis il choisit ses « volontaires », un à un, selon ses propres critères, en leur faisant promettre le secret le plus absolu. Je fais partie des 7 et n'en parle à personne, tout en commençant à rassembler discrètement matériels et médicaments nécessaires.

Dans la nuit du 8 au 9 août, notre équipe quitte sans bruit l'ambulance, cantonnée à Albanova, près de Naples, pour aller rejoindre les commandos d'Afrique... avant de nous embarquer, le 11 août, sur le "Prince David", un navire canadien spécialisé dans le transport des L.C.A., petites embarcations destinées à assurer la liaison entre les transports de troupes et les points de débarquement. Une ultime répétition a lieu en Corse, non loin du golfe de Propriano et c'est là que nous est révélé, enfin, l'objet précis de notre mission.



SERVICES DE SANTE - L'AMBULANCE SPEARS
Statistiquement parlant, chaque homme de la D.F.L. a passé trois fois pendant cette période dans un lit de l'ambulance Spears, cette ambulance qu'avec Lady HADFIELD, Lady SPEARS avait apportée à la France dès 1940, cette ambulance qui malgré le nom réglementaire d'HOPITAL CHIRURGICAL MOBILE N° 3 que les Etats-majors voulurent lui imposer à partir de la Campagne d'Italie resta d'un bout à l'autre l'Ambulance Spears, pour le combattant...



Crédit photo :
Ordre de la Libération

Jean VERNIER, Compagnon de la Libération. Fils d'un pasteur missionnaire protestant, Jean Vernier est né en 1905 à Tananarive (Madagascar). En 1924, il entre à l'Ecole de Santé navale de Bordeaux d'où il sort docteur en médecine et médecin lieutenant des Troupes coloniales en 1928. Il sert successivement à Madagascar, à Saint-Pierre-et-Miquelon, puis est nommé en 1940 médecin-chef de l'hôpital de Bangui où il exerce en qualité de chirurgien.

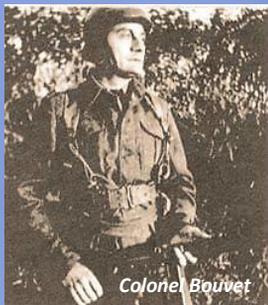
En août 1940, Jean Vernier prend la tête du ralliement de l'Oubangui-Chari à la France libre. Quelques mois plus tard, il est nommé Médecin-chef du service chirurgical de l'hôpital de campagne des Forces Françaises Libres (Hôpital Spears) et prend part à la campagne d'Erythrée contre les Italiens. En juin 1941, il participe aux opérations de Syrie puis, en mai 1942, devient médecin-chef de l'Ambulance Hadfield Spears, attachée à la 1^{ère} Division Française Libre. Il poursuit son action lors de la campagne de Libye puis en Egypte (El Alamein) où, en octobre et décembre 1942, il sauve la vie de nombreux blessés. Médecin lieutenant-colonel en décembre 1942, Jean Vernier participe en 1943 aux opérations en Tunisie puis à la campagne d'Italie, d'avril à juillet 1944, où il reçoit une citation à l'ordre du corps d'armée pour ses "qualités de technique, d'organisation et de dévouement".

Le 15 août 1944, il débarque en Provence à la tête d'une équipe chirurgicale franco-anglaise rattachée aux Commandos d'Afrique ; il installe et organise une antenne de soins en première ligne avant de prendre part à la libération de l'Alsace en janvier 1945. Le Médecin colonel Vernier est décédé en 1980, à Sanary dans le Var, où il est inhumé.

17-23 Août 1944 – Débarquement en Provence

Histoire de l'hôpital provisoire du Lavandou

Dans la nuit du 14 au 15 août, peu avant minuit, nous quittons le "Prince David" à une quinzaine de kilomètres de la côte, pour passer dans les L.C.A (Landign Craft Assault) amarrés, pour la circonstance, le long de sa coque.



Colonel Bouvet

Dans notre embarcation, le Colonel BOUVET, Commandant des commandos d'Afrique, le Commandant RUYSSSEN, son Chef d'Etat-Major, et une section des commandos armés jusqu'aux dents, celle du Lieutenant BESSIERE.

Pour ce qui nous concerne, notre "armement" consiste en six paniers d'osier interchangeables qui contiennent, soigneusement répertoriés et rangés, les moyens nécessaires à une trentaine d'interventions chirurgicales.

Les L.C.A prennent, en silence, la direction de la côte. Au bout d'une heure, nous en devinons l'approche à la perception de bouffées d'odeurs de pins qui nous surprennent et nous émeuvent. Palabres à bord entre BOUVET, RUYSSSEN et le Midship canadien responsable du L.C.A ! Rien ne se passe comme prévu : le fanal qui doit, de la terre, guider notre approche, reste invisible. Nous faisons des ronds dans l'eau en attendant qu'il se manifeste.

Vers l'ouest, le bruit d'une fusillade est nettement perceptible, mais devant nous, la côte, maintenant toute proche, reste endormie.

Nous avalons, de temps à autre, une petite lampée de whisky pour nous maintenir à la hauteur des circonstances, chacun sur son petit nuage. Ce détail n'est pas destiné à passer à la postérité mais il a son importance.

Nous découvrons, soudain, une plage qui s'approche rapidement de nous. BOUVET à qui ce grand silence persistant paraît suspect, murmure à RUYSSSEN : *"Mais qu'est-ce qu'ils attendent donc pour tirer ?"* Nous percevons un choc léger : le panneau avant du L.C.A s'abaisse et nous voilà étreignant dans nos mains le sable de la plage.

La suite va très vite. A peine les hommes et le matériel sont-ils à terre que les L.C.A font demi-tour et disparaissent dans la nuit, sans demander leur reste.

Une première fusée descend au-dessus du rivage en l'éclairant à giorno ; une autre lui succède puis une autre encore.

Les Allemands, enfin réveillés, prennent la plage du débarquement sous leurs feux. Nous nous en éloignons après avoir dissimulé nos paniers opératoires dans un fossé et partons à la recherche d'un tunnel à l'entrée duquel il a été prévu que nous installerions provisoirement notre antenne chirurgicale.

Comme, de toute évidence, nous n'avons pas débarqué à l'endroit prévu, nous n'avons aucune chance d'atteindre notre objectif sans le secours de quelqu'un du pays. Nous avisons un homme qui, du pas de sa porte, assiste, sans comprendre, à tout ce remue-ménage. Il s'attendait bien, nous dit-il, à un débarquement, mais à un débarquement américain. La vue de soldats français le surprend et, en même temps, le remplit d'aise. Il nous apprend que nous sommes au CANADEL (alors que nous devrions être au RAYOL). Le tunnel, au lieu d'être à l'ouest, se trouve en réalité à l'est de l'endroit où nous sommes. Mais comme il a été transformé, nous dit-il, en réduit fortifié par les Allemands, il n'est pas question d'aller nous y installer. L'homme nous apprend encore que la plage du RAYOL a été minée, depuis quelques jours, mais que les Allemands s'étaient réservé celle du Canadel quelques jours encore pour se baigner. Heureuse coïncidence !

Comme la fusillade s'intensifie et se rapproche, nous conseillons à notre interlocuteur d'aller se mettre à l'abri et nous nous engageons sur une route qui monte. Dès que nous sommes un peu plus au calme, nous tenons un rapide conseil.

VERNIER décide de rester au plus près des blessés et des paniers opératoires et me charge d'assurer la liaison avec le P.C des Commandos qui doit s'établir, au petit jour, au sommet du Mont BISCARRE, un endroit facile à trouver, car c'est la colline dominant tout le secteur. Il me confie son colt, suprême honneur, et me voilà parti dans la nuit, à travers le maquis, m'appliquant à suivre la ligne de plus grande pente pour être sûr de ne pas me tromper.

En cours de montée, dans l'obscurité, yeux et oreilles aux aguets, je me demande ce que je devrais faire en cas de rencontre. Le mot de passe paraît d'une incroyable naïveté : je dois crier « France » à l'inconnu se dressant devant moi, lui doit répondre « Afrique », s'il est ami.

17-23 Août 1944 – Débarquement en Provence

Histoire de l'hôpital provisoire du Lavandou

S'il ne l'est pas, il n'hésitera sûrement pas longtemps sur mon identité ! La question se pose justement. J'entrevois, trois pas devant moi, une forme allongée. A ses côtés, un affût de mitrailleuse. L'homme semble dormir.

Quand je suis tout près de lui, mon colt à la main, il se réveille brusquement, me regarde d'un air effaré et me dit quelques mots en arabe. Je réalise qu'il s'agit d'un tirailleur marocain du Commando qui s'est endormi sur la pente, avec tout son harnachement, mort de fatigue.

Quand le jour se lève, je suis déjà parvenu à mi-hauteur du sommet en progressant, tant bien que mal, à travers un terrain difficile, couvert d'arbustes calcinés par les récents incendies. Les branches charbonneuses se sont chargées de mon camouflage : c'est à peine s'il reste quelques zones plus claires sur la peau de mes bras. J'imagine qu'il doit en être de même pour le visage.

Tandis que je regarde au-dessous de moi la côte dont les contours se précisent de minute en minute, arrivent, de l'horizon, des chasseurs portant l'étoile blanche, donc américains.

A ma grande surprise, ils arrosent de bombes toute la zone du débarquement.

Je pense à mes camarades de l'équipe chirurgicale restés près de la voie ferrée, qui ont dû être pris sous le feu des avions. Deux d'entre eux seront blessés par ce bombardement intempestif.

J'arrive enfin au sommet de la colline. Il y règne beaucoup d'agitation. BOUVET va d'un talkie-walkie à l'autre, répondant immédiatement aux informations reçues par des ordres brefs.

Au moment où je m'approche de lui, il reçoit un message lui signalant, du CAP NEGRE, l'approche d'une importante contre-attaque allemande. BOUVET veut se porter immédiatement à la rescousse. RUYSSSEN toujours très calme, parvient à le convaincre de rester au P.C. (*C'est finalement la marine qui neutralisera, par des tirs précis, une partie des assaillants et obligera les autres à battre en retraite*).

Je rends compte à BOUVET du contretemps intervenu dans l'installation de notre antenne par suite de l'occupation du tunnel.



PIERRE MERGIER, jeune étudiant de pharmacie parisien, avait pu rejoindre Plymouth dès le 22 juin 1940 sur un bateau de guerre anglais chargé de Polonais, et avait participé aux campagnes du Gabon et d'Erythrée en 1941, et de Bir Hakeim en 1942.

Pierre Mergier est décédé en 2012.

Il m'apprend que toute la zone du débarquement a, maintenant, été nettoyée.

Nous n'avons donc qu'à nous installer dans la villa qui semblera le mieux convenir, à charge, pour le Colonel VERNIER, de la réquisitionner. Tout sera régularisé en temps utile.

Je redescends vers le CANADEL, retrouve l'équipe chirurgicale, un peu à l'écart de la station, encore sous le choc du bombardement américain et fais part à VERNIER des consignes de BOUVET.

Il jette rapidement son dévolu sur une vaste villa située dans une zone assez bien préservée des incendies qui ravagent encore les bois de pins de la côte. Il s'agit de la villa Mestre (un industriel, propriétaire d'un magasin célèbre, avenue de la Grande Armée).

VERNIER y est fraîchement reçu et doit pousser un bon coup de gueule pour faire admettre aux occupants qu'ils doivent se serrer un peu pour faire place aux blessés. En moins d'une heure, les pièces du rez-de-chaussée sont débarrassées de leur mobilier. L'une d'entre elles est équipée sommairement en salle d'opération et les autres en chambres d'hospitalisation au moyen de brancards amenés par les Commandos.

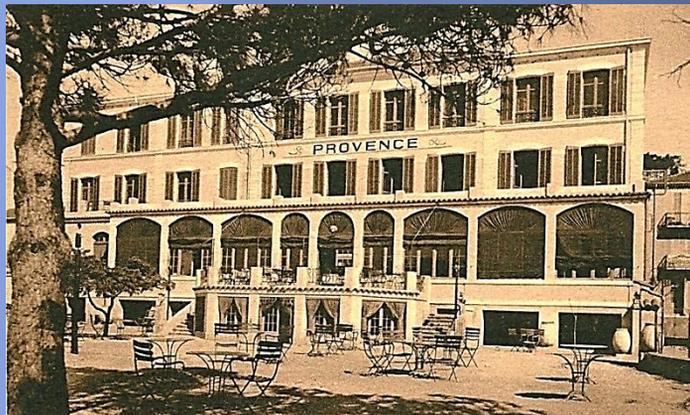
Les paniers opératoires sont récupérés et déballés et, en fin d'après-midi, nous commençons à traiter les blessés qui affluent : certains attendent déjà depuis plusieurs heures, comme le Capitaine THOREL qui présente une plaie abdominale et ne peut être opéré qu'à la douzième heure. Malgré nos efforts, il ne survivra pas.

VERNIER opère toute la nuit, sans désespérer et il opère encore toute la journée du 16.

La villa Mestre ne suffit plus et, en attendant que se déploient les moyens d'hospitalisation de la 1^{ère} Armée et des Américains, il faut bien trouver une solution d'urgence.

17-23 Août 1944 – Débarquement en Provence

Histoire de l'hôpital provisoire du Lavandou



L'Hôtel de Provence, hôpital provisoire – Source : Jean Pflieger

VERNIER fait un saut jusqu'à la petite station du LAVANDOU qui vient d'être libérée. Il avise l'Hôtel de Provence qui, du fait des circonstances, est resté inoccupé et décide d'y installer son antenne chirurgicale dès l'après-midi du 17 août.

Nous rencontrons, immédiatement, une extraordinaire solidarité auprès de la population locale : les uns apportent de la literie et des draps pour équiper la grande salle à manger de l'hôtel en salle d'hospitalisation, d'autres proposent leurs services : médecins, sages-femmes, infirmières, volontaires de toutes sortes veulent absolument se rendre utiles.

Toutes les bonnes volontés sont acceptées et jamais blessés n'ont été accueillis, soignés, veillés, dorlotés avec autant de ferveur.

Pour les gros travaux, un renfort inattendu se présente. Lulu, brune égérie de la résistance locale, arrive à la tête d'un peloton de femmes fraîchement tondues pour cause de « collaboration corporelle » avec l'occupant. Elles ne fanfaronnent pas, ces pauvres filles au crâne rasé, mais, à tout prendre, elles préfèrent encore « travailler à l'hôpital » que d'être abandonnées à la vindicte populaire.

Lulu, elle, s'impose rapidement comme patronne au reste du personnel bénévole par son autorité personnelle et son sens de l'organisation. C'est tout juste si, au bout de quelques jours, on ne lui donne pas du « Madame la Directrice ».

Quant à l'équipe chirurgicale, déchargée de ses soucis d'intendance par le zèle et l'efficacité des volontaires civils, épaulée par le personnel sanitaire local et par des infirmiers prisonniers allemands (qui se sont mis spontanément à sa disposition au Canadel et qui ne la quitteront pas jusqu'à la fin de la guerre), elle opère à tour de bras. En deux jours, l'Hôtel de Provence, devenu hôpital complémentaire, dispose de 250 lits.

De nombreux blessés y sont traités et hospitalisés : 345 au total.

Parmi eux, l'acteur Jean-Pierre AUMONT, Lieutenant de la 1^{ère} D.F.L, déjà blessé en Italie.

C'est à « l'Hôpital du LAVANDOU » que sont évacués, quelques jours plus tard, les blessés de la D.F.L. en provenance d'HYERES et c'est justement à HYERES, à l'hôtel Continental, que nous allons nous installer, dès le 23 août, pour nous rapprocher des unités qui s'apprêtent à prendre TOULON au prix de durs combats.

Nous abandonnons donc « l'Hôpital du LAVANDOU » en pleine activité, les praticiens civils du lieu ayant pris notre relais, mais nous savons que son existence sera courte. Les blessés seront rapidement évacués soit sur les hôpitaux militaires de campagne récemment débarqués, soit vers l'Italie où une importante partie de la logistique du Corps Expéditionnaire Français reste stationnée.

Quant à la brune Lulu, sans laquelle « L'Hôpital du LAVANDOU » n'eût pas été ce qu'il fût, qu'elle trouve dans ce récit l'hommage et les remerciements tardifs de notre équipe.

J'aime à imaginer qu'après la guerre elle s'est retrouvée insouciant et rieuse, au comptoir d'un bar, devant la grande bleue, un bar ayant naturellement pour enseigne "Chez Lulu"...

Pierre MERGIER

Bir Hakim l'Authion n° 153, Juillet 1994



Jean VERNIER
et deux « spearettes »

17-23 Août 1944 – Débarquement en Provence

Histoire de l'hôpital provisoire du Lavandou

LE SERVICE DE SANTÉ DE LA 1^{ère} D.F.L.

Été 1944 - Les Américains et la 2^e D.B débarquent en Normandie, la 1^{ère} Armée française et les Britanniques, en Provence... Aussi, rappelons la mémoire d'une singulière « unité » *franco-anglo-américaine*, au service de tous les combattants « Free French » qui, au sein des services de Santé de la France Libre, s'illustrera notamment avec éclat dans les sables du désert, lors de la Bataille de Bir Hakeim en 1942 . Retour sur une fabuleuse histoire...

L'AMBULANCE CHIRURGICALE LEGERE



L'Ambulance Chirurgicale Légère a été la première formation sanitaire de la France Libre, créée à Londres, en juillet 1940.

Le médecin capitaine Henri FRUCHAUD, professeur de médecine à Angers, spécialisé dans la chirurgie thoracique, s'était évadé par Saint-Jean de Luz sur le cargo polonais L'Etrik, avec, curieux hasard, les infirmières de l'Ambulance Hadfield-Spears, rapatriées de la campagne de France.



Le médecin capitaine Henri Fruchaud (*photo ci-contre : Ordre de la Libération*) s'efforça de mettre sur pied un Groupe Sanitaire Divisionnaire qui sera appelé plus tard Ambulance Chirurgicale Légère. Il est le premier Directeur du Service de Santé de la France Libre. Il participe avec le général de Gaulle à l'Opération de Dakar, le 30 août 1940 et fera la campagne d'Italie.

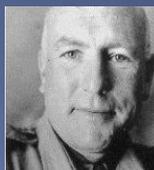
Le médecin commandant Jean-Frédéric VERNIER qui a rallié la France Libre avec l'Oubangui-Chari, prendra, fin janvier 1941, la direction de l'Ambulance Chirurgicale Légère, lorsque le Médecin Capitaine Henri Fruchaud sera nommé responsable de l'Ambulance Hadfield-Spears.

Le 15 août 1944, il débarquera en Provence, à Cavalaire, à la tête d'une équipe chirurgicale, au sein d'un commando Franco-Britannique. Il participera à la libération de l'Alsace.

L'Ambulance Chirurgicale Légère prendra une part glorieuse à toutes les campagnes qui aboutiront à la Libération de la France : Gabon, Erythrée, Libye, Tripolitaine, Tunisie, Italie, France. Pratiquant 3.000 interventions chirurgicales, traitant 150.000 malades ou blessés, dans les circonstances les plus difficiles et souvent sous le feu de l'ennemi, l'Ambulance Chirurgicale Légère, restera pour le Corps Médical un vivant exemple de dévouement et d'abnégation.

L'AMBULANCE HADFIELD-SPEARS

Deux américaines, mariées à des anglais, Lady Hadfield et Lady Spears, furent les fondatrices de l'Ambulance Hadfield-Spears. L'Ambulance Hadfield-Spears avait connu la malheureuse campagne de France de 1940. Embarquée à Saint-Jean de Luz, elle avait dû abandonner tout son matériel. Elle est réorganisée en Angleterre en août 1940, et son personnel est composé de volontaires féminines britanniques, infirmières conductrices d'ambulances et « quakers », objecteurs de conscience. Ces conductrices sont bénévoles, servant sans solde, chacune ayant offert le véhicule qu'elle conduit.



André Durrbach

L'Ambulance Hadfield-Spears est alors dirigée par le Médecin Capitaine André DURRBACH et comprend quarante-huit personnes dont dix Français, parmi lesquels le médecin-capitaine Jean Quen (alias Jiberry) et les docteurs André-François (alias Asquins) et Marie-Louise Lemanissier.



Médecin capitaine André Lemanissier et Médecin Lieutenant Louise-Marie Lemanissier - Source : Françaislibres.net

L'Ambulance Hadfield-Spears partira au Moyen Orient, de Greenock, sur L'Orante, le 10 mars 1941 et débarquera à Suez en mai 1941. Le Médecin-Capitaine Henri Fruchaud, prendra alors le commandement de l'Ambulance Hadfield-Spears.

Au moment de la campagne de Syrie, du 7 juin au 12 juillet, elle travaillera en liaison avec l'Ambulance Chirurgicale Légère, sera de toutes les campagnes et son histoire se confondra avec celle de la 1^{ère} Division Française Libre.

Sur les 370 Compagnons de la Libération (dont 78 à titre posthume) ayant appartenu à la 1^{ère} Division Française Libre, 20 étaient médecins.

Le service médical au service de la France Libre. Bernard François Michel et André Quélen. Ed. Elzévir, 2010.

17-23 Août 1944 – Débarquement en Provence

Histoire de l'hôpital provisoire du Lavandou

« Que dire pour terminer qui illustre davantage cette épopée, auprès de cette femme hors-série, qu'une réflexion de David Rowlands, le soir du 8 mai 1945 ? David Rowlands, pacifiste convaincu, versé par l'armée britannique dans le Service de Santé, parce qu'objecteur de conscience, merveilleux infirmier de salle d'opération mobile, à travers tous les champs de bataille, en français, le soir de la victoire, eut ce cri du cœur :

"M... ! La guerre est finie!"

LADY SPEARS ! ... si terrible qu'ait été cette guerre, nous lui devons le privilège de vous avoir rencontrée, respectée, admirée, aimée. »

Jean-Frédéric VERNIER

Guy CHARMOT - Doyen des Compagnons de la Libération, élevé à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur fin 2013 : né le 9 octobre 1914 à Toulon dans une famille de fonctionnaires, il entre en 1934 à l'École du service de santé militaire à Lyon et se trouve en 1939 médecin lieutenant d'active au 49^{ème} R.A.C. Embarqué en mars 1940 pour la Haute-Volta (*Burkina-Faso*), il passe en Gold Coast (*Ghana*) en juillet 1940, puis au Cameroun où il rallie les Forces Françaises Libres en septembre. Il est affecté comme médecin au Bataillon de Marche n° 4 (B.M. 4) au sein duquel il effectuera toutes les campagnes de son unité : Syrie et Éthiopie (1941) Tunisie (1943) et Italie, où en mai 1944, il pousse au plus loin ses postes de secours et sauve ainsi plusieurs de ses camarades de combat grâce à la rapidité de ses interventions sur la ligne de feu. Il débarque en Provence avec la 1^{ère} D.F.L. en août 1944 avant de prendre part à la campagne de France jusqu'en 1945.



« Puis ce fut le débarquement à Cavalaire, dans la soirée du 16 août 1944, et la campagne de France, avec de durs combats dans les Vosges et en Alsace, pour terminer sur la frontière italienne. J'avais été légèrement blessé devant Toulon.

Ainsi, cas sans doute unique pour un médecin, j'ai fait 5 ans de guerre dans le même bataillon, c'est-à-dire dans un poste relativement exposé : les pertes du B.M. 4 ont été de 850 tués et blessés.

Je tiens à témoigner, en particulier, de la bravoure des Africains qui ont formé les deux tiers ou les trois quarts de l'effectif du B.M. 4 jusqu'à leur relève en octobre 1944, et j'ai été le témoin oculaire de leur courage sous le feu de l'ennemi.

Pour moi, deux souvenirs restent particulièrement marquants cette matinée ensoleillée de juin 1944 en Italie où, sur le front des troupes, seul du B.M. 4, j'ai reçu la Croix de la Libération des mains du général de Gaulle, et le soir du Débarquement où j'ai retrouvé l'odeur des pins de mon enfance. Le but de mon engagement pour la libération de la France était atteint. (...)

Cet engagement dans la France Libre a été pour moi un intermède dont j'ai la faiblesse d'éprouver en mon for intérieur quelque fierté. Je n'en parle jamais, même si j'y pense encore souvent".

Guy CHARMOT, extrait de l'ouvrage « Les Compagnons de la Libération, résister à vingt ans » de Henri Weill, Ed. Privat, 2010



Lady Spears au centre du groupe de l'ACL/Spéars
Crédit photo : Jean Jacopin



De gauche à droite : 4^{ème}, le pharmacien Mergier encadré des infirmiers Maheu, Benedetto, Jacopin, Masson et Yanzi
Crédit photo : Jean Jacopin

BIBLIOGRAPHIE

- Le service médical au service de la France Libre. Bernard François Michel et André Quélen. Ed. Elzévir, 2010
- Les services de santé à Bir Hakeim, extrait du livre "Le service de santé de la France Libre. 1940 à 1943 », de Guy Chauliac, 1994 [Lien](#)
- Britanniques et américains dans la bataille de Bir Hakeim, Sylvain Cornil-Frérôt. Revue de la France Libre n° 44, juin 2012 (pages 81-90) [Lien](#)
- **AMBULANCE HADFIELD SPEARS**
- Mary Borden (Lady Spears), a woman of two wars. Monday Books, 2010
- Journey Down a Blind Alley / Voyage au bout d'une impasse. Mary Borden (Lady Spears). New York : Harper & Bros, 1946.
- Hommage à Lady Spears, par le Médecin Général J.F. Vernier (extraits). in : Revue de la France Libre n° 178, Janvier-février 1969. [Lien](#)
- L'Ambulance Hadfield-Spears. La drôle d'équipe. Jacques DUPREY. Préface du général Edgard de Larminat. Paris: Nouvelles Editions Latines, 1953. New York, 1956
- Film I.N.A muet sur les Spears en 1942 (Libye) [Lien](#)
- **AMBULANCE FIEDL SERVICE (U.S.A)**
- Site internet « Our story Info » [Lien](#)
- Arthur M. P. Stratton. Bulletin d'information de l'AFS, N°2, août 1942. Publié par les membres de l'American Field Service au Moyen - Orient, 1942 – 1943 [Lien](#)
- Un détachement d'ambulanciers américains à Bir Hakeim par Lorenzo SEMPLE III. [Lien](#)

Blog Division Française Libre [Lien](#)
Fondation B.M 24 - Obenheim [Lien](#)